

## **Mot du Responsable de l'Unité Pédagogique**

L'Unité Pédagogique, faut-il le rappeler, est un espace d'échange, un lieu de sédimentation de toutes les stratégies et méthodes menées par les enseignants d'une même discipline. Elle se présente, et ce à raison, comme un instrument déterminant non seulement dans le perfectionnement de la qualité de l'enseignement mais aussi et surtout dans l'amélioration des résultats scolaires des apprenants.

Dans le souci non moins considérable de faire sienne ces missions, missions ô combien exaltantes et prégantes, l'Unité Pédagogique 502 français vient de mettre à la disposition des enseignants, cette banque de textes.

Ce document, fruit d'efforts multiples et variés s'apparente à bien des égards comme le catalyseur des activités de français surtout en Lecture Méthodique. Cela est d'autant plus essentiel qu'il se présente ainsi que la réponse appropriée aux difficultés que les enseignants de cette importante discipline rencontraient dans la recherche et la sélection des textes afin d'animer de façon efficace et efficiente leurs cours. Au demeurant, ce document s'identifie à une bibliothèque qui transcendera, pour sûr, l'érosion du temps, tant sa présence constitue un référent indispensable aux enseignants de français pour « parler » d'une même voix aux apprenants.

C'est d'ailleurs, le lieu de rendre un hommage aux enseignants suscités pour les efforts consentis en vue de l'édification d'un enseignement de qualité et par ricochet, d'une école forte et dynamique.

J'exhorte, pour ce faire, tous les utilisateurs de ce document à en faire bon usage afin que rayonne l'école dans l'unité Pédagogique 502.

Je vous remercie.

GNONOGO DESIRE Alala

# SOMMAIRE

TEXTES CLASSES DE SIXIEME.....	3
TEXTES CLASSES DE CINQUIEME.....	16
TEXTES CLASSES DE QUATRIEME.....	24
TEXTES CLASSES DE TROISIEME.....	41

# CLASSE DE 6ème

Frédy Touré

Bouaké, le 18 Juillet 1995

02 B.P. 253 Bouaké 02

Côte - d'Ivoire

A

Monsieur le Proviseur  
du Collège Moderne de Korhogo

Objet : Demande de place à l'internat.

Monsieur le Proviseur,

J'ai l'honneur de vous demander une place à l'internat de votre établissement pour l'année scolaire 1995-1996.

J'ai été classé cinquième au concours d'entrée en sixième.

J'ai une moyenne de 17/20, qui me permet d'être bénéficiaire d'une bourse.

Dans l'attente d'une suite favorable à cette demande, je vous prie d'agréer, Monsieur le Proviseur, l'expression de ma respectueuse considération.

Frédy TOURE

KOFFI Serge

BP 508 Abidjan

Abidjan, le 22 mars 2006

Cher ami,

J'ai adoré la revue « Découverte » que tu m'as prêtée pendant les congés de Noël. J'ai envie de m'y abonner mais j'ai besoin d'informations complémentaires.

Peux-tu me dire si elle paraît pendant les vacances scolaires et si la société qui la commercialise prévoit des abonnements de six mois ?

Existe-t-il des tarifs réduits pour les jeunes ?

Est-ce que tu as en ta possession un numéro spécial sur l'Afrique ?

Je suis impatient d'avoir ces informations pour me décider le plus rapidement possible.

Merci de me les fournir dès que tu peux.

Ton ami, Sergino

Soubré, le 22 mars 2006

KOFFI Serge  
BP 508 Soubré  
01 00 00 60

A

Monsieur le Directeur  
du journal GBICH.

Objet : Demande d'abonnement.

Monsieur le Directeur,

J'ai été très intéressé par la lecture de votre revue, mais avant de m'abonner, j'aimerais avoir quelques informations complémentaires.

Votre revue paraît-elle pendant les vacances ?

Pourrais-je m'abonner pour une durée de six mois ?

Pratiquez-vous des tarifs réduits pour les jeunes ?

Je voudrais savoir si vous avez déjà fait paraître un numéro spécial sur l'Afrique ou si vous vous préparez à le faire.

Dans l'attente de votre réponse, je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes remerciements anticipés.

KOFFI Serge

Sékou Bamba

Soubré, le 17 mars 2014

BP 313 Soubré

Chère Fatima,

Voilà déjà trois jours que je suis arrivé au collège et tout va plutôt bien. J'ai rencontré hier Monsieur Traoré, le Professeur, ami de mon père tu sais, je t'en avais parlé ! Quel type amusant !

Mais ma chère, tu ne peux pas savoir comme tu me manques, je pense à toi à chaque instant ! La nuit, je rêve de nos promenades et de nos jeux. Comme il est difficile d'étudier loin de chez soi ! Mais les vacances reviendront vite.

J'espère que tu vas bien et que tu ne t'ennuies pas au village. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton ami qui pense à toi,

Sékou

Dakar, le 18 Juin 1995

Cher maître,

Je vous écris cette lettre pour vous donner de mes nouvelles.

Après mon succès à l'entrée en sixième, j'ai été orienté au Collège Moderne du Plateau.

Je vous remercie de m'avoir bien préparé à ce concours. Je vous promets de bien travailler.

Contrairement à l'année dernière, nous avons plusieurs professeurs. Je suis un peu dépaysé par ce changement, mais je n'ai pas de difficultés à suivre les cours, particulièrement ceux de français, car nous avons déjà vu certaines leçons avec vous au CM2.

Je vous renouvelle mes remerciements pour vos efforts et votre patience et vous prie d'agréer mes respectueuses salutations.

Votre élève qui ne vous oublie pas.

Yao

## LE PLUMIER

A la veille du grand jour, il eût un dîner le soir, chez ma tante Rose. Elle me fit d'abord présent d'un plumier en carton verni. Sur le couvercle, on voyait Napoléon à Sainte Hélène : une main sur l'estomac, l'autre en avant contre son front, il regardait la mer. C'est très beau. En appuyant sur un bouton, le couvercle s'ouvrait tout seul ; je découvris alors trois porteplumes neufs, des plumes de toutes formes (il y en avait une à bec de canard), plusieurs crayons de couleurs, et surtout une gomme à effacer si tendre et si onctueuse que je mourais d'envie de la manger tout de suite.

Ce cadeau me combla de joie. Il restera pour moi, un compagnon fidèle pour mes études.

D'après Marcel Pagnol

### LA CASE DE MON PERE

Mon père avait sa case à proximité de l'atelier, et souvent je jouais sous la véranda qui l'entourait. C'est la case personnelle de mon père. Elle était faite de briques en terre battue et pétrie avec de l'eau et, comme toutes nos cases, rondes et fièrement coiffée de chaume. On y pénétrait par une porte rectangulaire. A l'intérieur un jour avare tombait d'une petite fenêtre. A droite, il y avait le lit, en terre battue comme les briques, garni d'une simple natte en osier tressé et d'un oreiller bourré de kapok. Au fond de la case et tout juste sous la petite fenêtre, là où la clarté était la meilleure, se trouvaient les cases à outils. A gauche, les boubous et les peaux de prière.

Enfin, à la tête du lit, surplombant l'oreiller et veillant sur le sommeil de mon père, il y avait une série de marmites contenant des extraits de plantes et d'écorces.

CAMARA LAYE, *L'enfant noir*

## UNE BELLE ECOLE

Nous retrouvâmes cette école que nous aimions tant. L'établissement se composait de plusieurs bâtiments dont le plus important constituait les salles de classes. Celui-ci était très élégant avec ses murs peints en blanc, ses volets nouvellement vernis en jaune et son toit de tuiles grises. Derrière la bâtisse principale se trouvait la seule classe détachée, la salle des sciences naturelles, près de laquelle on avait construit une petite bicoque pour les gardiens de l'établissement.

Non loin de l'autre côté, il avait les cuisines et le réfectoire derrière lequel se dressaient les bureaux du Principal et des surveillants. Au-delà, c'est le terrain de sport. La cour du collège était sableuse et avait de belles pelouses plantées de grands manguiers feuillus de cocotiers toujours bien taillés.

AMADOU KONE, *Les frasques d'Ebinto*

## LA VOITURE DE MONSIEUR NIAVA

Monsieur Niava est un grand entrepreneur. Il gagne beaucoup d'argent et vient de s'acheter une nouvelle voiture pour faire ses courses.

La voiture rouge de Monsieur Niava est très belle. Elle brille au soleil. Elle a d'épais pneus aux rayures bien nettes. Deux gros phares permettent de bien éclairer la route de nuit. C'est une voiture très moderne. La fermeture et l'ouverture des portières se font à distance à partir de la clé de contact. L'intérieur, doux et climatisé, est confortable. Cette grosse voiture est très silencieuse. Ses vitres teintées ne permettent pas d'apercevoir les personnes et les objets qui sont à l'intérieur.

Je rêve d'avoir une voiture identique quand j'aurais les moyens de m'en offrir une.

Collectif

## LE LOUP ET LA POULE

Il était une fois, un loup dont le plus grand plaisir était de faire de bon repas. Dès qu'il avait fini un repas, il pensait au suivant.

Un jour, le loup eut terriblement envie de manger une poule. Il partit dans la forêt à la recherche d'une appétissante poulette. Finalement, il aperçut une. Le loup se préparait à l'attraper quand il pensa : « S'il existait un moyen pour faire grossir cette volaille, j'aurais un repas encore plus important. » Il rentra en courant chez lui et il prépara cent délicieuses galettes qu'il déposa devant la maison de la poule. « Bon appétit, ma poulette, murmura -t-il. Deviens belle et grasse, juste pour mon souper. » Le lendemain soir le loup déposa des fruits au même endroit, et la nuit suivante, il apporta un somptueux gâteau au chocolat. Quelques jours plus tard, le loup décida de manger la poule qu'il avait fait grossir. Il mit une marmite sur le feu et partit joyeusement chercher son souper. Il se dit : « Cette poule doit être devenue toute ronde. Voyons voir. » Il se penchait pour regarder par le trou de la serrure quand la porte s'ouvrit brusquement. La poule s'exclama. « Monsieur loup ! C'était donc vous ! Les enfants, les enfants, regardez bien ! Les galettes, les fruits et les somptueux gâteaux étaient des cadeaux de l'oncle loup. » Les poussins lui donnèrent cent baisers en disant : « Oh, merci, oncle loup ! Tu es le meilleur cuisinier du monde ! »

Finalement, l'oncle loup ne mangea pas de poule ce jour-là. « Incroyable alors, se dit-il en rentrant chez lui. Demain, je préparerai des caramels fondant pour ses petits coquins-là ! »

D'après K.KARSZA, *Un loup trop gourmand*, Flammarion

## LA MESAVENTURE DE KOFFI

Un soir, Koffi quittait la concession pour une promenade (...). La nuit était noire. Par habitude seulement, il parvenait à retrouver sa route.

Tout à coup, il ressentit une violente douleur à la cheville. Ayant posé le pied sur un serpent, il venait d'être mordu. Alors affolé, le pied saignant, il couru chez son ami Yao. Il avait de la peine à lui relater les faits. Sa gorge contractée l'empêchait de parler. Il tremblait de peur. Bakary vint à l'appel de Yao et les deux amis emportèrent le blessé chez un vieux soudanais du village, marchands d'amulettes(...). Le vieillard prit un air de pitié et avec des gestes lents, rassura ses visiteurs. De grosses larmes coulaient sur les joues de Koffi ; muet, allongé sur sa natte. Le vieillard prépara une mixture pleine de graisse de karité qu'il lui fit absorber(...).

Tout de suite, Koffi ressentit un vif soulagement. Et trois jours suffirent pour qu'il recouvre la santé(...).

H. célérité, *Nos frères noirs*, Librairie Hachette

---

## LA MESAVENTURE DE KOFFI

Un soir, Koffi quittait la concession pour une promenade (...). La nuit était noire. Par habitude seulement, il parvenait à retrouver sa route.

Tout à coup, il ressentit une violente douleur à la cheville. Ayant posé le pied sur un serpent, il venait d'être mordu. Alors affolé, le pied saignant, il couru chez son ami Yao. Il avait de la peine à lui relater les faits. Sa gorge contractée l'empêchait de parler. Il tremblait de peur. Bakary vint à l'appel de Yao et les deux amis emportèrent le blessé chez un vieux soudanais du village, marchands d'amulettes(...). Le vieillard prit un air de pitié et avec des gestes lents, rassura ses visiteurs. De grosses larmes coulaient sur les joues de Koffi ; muet, allongé sur sa natte. Le vieillard prépara une mixture pleine de graisse de karité qu'il lui fit absorber(...).

Tout de suite, Koffi ressentit un vif soulagement. Et trois jours suffirent pour qu'il recouvre la santé(...).

H. célérité, *Nos frères noirs*, Librairie Hachette

## *Coufi-coufou*

Il y avait une fois, une pauvre femme, si pauvre qu'elle demeurait dans un vieux tonneau troué.

Un jour qu'il pleuvait à torrent, arriva l'enchanteur Merlin déguisé en mendiant. « Ah ! dit-elle, voilà un plus malheureux que moi ! Venez ici dans mon tonneau !... vous laisserez passer la pluie. » L'enchanteur entra et, regardant Coufi-Coufou, il fut frappé par l'air désolé de la vieille. « A quoi pensez-vous ? lui dit-il.

-Je pense au bonheur de celui qui a une petite maisonnette avec un joli jardin rempli de choux et de menues légumes.

-Puisque vous m'avez abrité, vous aurez cela demain. »

Coufi-Coufou obtint sa maison. Six mois après, elle demanda à Merlin de devenir riche. Mais une fois riche, elle devint orgueilleuse. Un jour, elle rencontra Merlin, mais ne le regarda même pas.

L'enchanteur décide de la punir et aussitôt, elle se retrouva dans son vieux tonneau.

*L'Expression Ecrite en sixième, Gauthier-Villars.*

**CLASSE DE 5<sup>ème</sup>**

COURS SECONDAIRE VENUS

ANNEE SCOLAIRE : 2017-2018

LECTURE METHODIQUE : TEXTE- SUPPORT n°1

### YACINE

*Invitée par sa sœur Rihanna, une petite paysanne de Louga, Maïmouna, arrive pour la première fois à Dakar, où son beau-frère Bounama occupe un important poste administratif. Maïmouna est éblouie par la capitale Sénégalaise et surtout par la vie mondaine qu'y mène sa sœur, déchargée de tous les soucis domestiques par la fidèle Yacine.*

Cette femme d'un noir terreux, grassouillette et passablement jolie, était au service de Rihanna depuis trois ans environ. Silencieuse, un peu taciturne, elle ne se mettait jamais en avant et ne faisait apparemment attention à aucun des visiteurs qui fréquentaient chez Bounama. C'est à peine si au cours de la journée, elle échangeait quelques propos et riait un peu les deux petites sœurs.

Son service était impeccablement fait. Toujours occupée à quelque besogne, elle savait garder son rang, ne parlait que pour répondre aux questions qu'on lui posait, ne paraissait au salon ou dans les appartements que lorsque sa maîtresse ou Bounama l'avait appelée.

Abdoulaye Sadj, Maïmouna.

COURS SECONDAIRE VENUS

ANNEE SCOLAIRE : 2017-2018

LECTURE METHODIQUE : TEXTE- SUPPORT n°1

### YACINE

*Invitée par sa sœur Rihanna, une petite paysanne de Louga, Maïmouna, arrive pour la première fois à Dakar, où son beau-frère Bounama occupe un important poste administratif. Maïmouna est éblouie par la capitale Sénégalaise et surtout par la vie mondaine qu'y mène sa sœur, déchargée de tous les soucis domestiques par la fidèle Yacine.*

Cette femme d'un noir terreux, grassouillette et passablement jolie, était au service de Rihanna depuis trois ans environ. Silencieuse, un peu taciturne, elle ne se mettait jamais en avant et ne faisait apparemment attention à aucun des visiteurs qui fréquentaient chez Bounama. C'est à peine si au cours de la journée, elle échangeait quelques propos et riait un peu les deux petites sœurs.

Son service était impeccablement fait. Toujours occupée à quelque besogne, elle savait garder son rang, ne parlait que pour répondre aux questions qu'on lui posait, ne paraissait au salon ou dans les appartements que lorsque sa maîtresse ou Bounama l'avait appelée.

Abdoulaye Sadj, Maimouna.

## LECTURE METHODIQUE

### KARIM

Karim entrait dans sa vingt-deuxième année ; un grand garçon, noir tabac, bien découpé ; les yeux marrons, une broussaille de cheveux courts en vville, entassés les uns sur les autres ; un sourire paré de fines dents nacrées.

D'allure correcte dans la rue, il passait pour « sérieux », de l'avis des vieillards. Au demeurant, il était « joyeux compagnon », franc, serviable, avec ses amis.

Il avait conquis son Certificat d'Etude à l'école française. Depuis sa libération du service militaire, il était employé dans une maison de commerce.

Il y passait les journées devant de grands registres et additionnait d'interminables colonnes de chiffres. Sa tête se fatiguait. Son travail l'ennuyait, à la longue. Il était fier, en compensation, d'être juché sur un tabouret, de manipuler un volumineux livre-journal, surtout quand les demoiselles passaient.

Ousmane Socé, *Karim, roman d'une sénégalaise*, Nouvelles Editions Africaines.

## LECTURE METHODIQUE

### KARIM

Karim entrait dans sa vingt-deuxième année ; un grand garçon, noir tabac, bien découpé ; les yeux marrons, une broussaille de cheveux courts en vville, entassés les uns sur les autres ; un sourire paré de fines dents nacrées.

D'allure correcte dans la rue, il passait pour « sérieux », de l'avis des vieillards. Au demeurant, il était « joyeux compagnon », franc, serviable, avec ses amis.

Il avait conquis son Certificat d'Etude à l'école française. Depuis sa libération du service militaire, il était employé dans une maison de commerce.

Il y passait les journées devant de grands registres et additionnait d'interminables colonnes de chiffres. Sa tête se fatiguait. Son travail l'ennuyait, à la longue. Il était fier, en compensation, d'être juché sur un tabouret, de manipuler un volumineux livre-journal, surtout quand les demoiselles passaient.

Ousmane Socé, *Karim, roman d'une sénégalaise*, Nouvelles Editions Africaines

## **La trompe de l'éléphant**

La trompe de l'éléphant,  
C'est pour ramasser les pistaches  
Pas besoin de se baisser

Le cou de la girafe  
C'est pour brouter les astres  
Pas besoin de voler.

La peau du caméléon,  
Verte, bleu, mauve, blanche,

Selon sa volonté  
C'est pour se cacher des animaux  
Voraces  
Pas besoin de fuir.

La carapace de la tortue  
C'est pour dormir à l'intérieur,  
Même l'hiver :  
Pas besoin de maison.

Le poème du poète,  
C'est pour dire tout cela  
Et mille et mille autres choses  
Pas besoin de comprendre

Alain Bosquet, Editions de l'Atelier, 1987

### **Ma vie**

Je voudrais offrir  
Un foulard à ma vieille mère,  
Un pagne à mon amie  
Pour les jours de fête  
Je voudrais pour une fois,  
A l'occasion de ta fête,  
Ma fille,  
T'offrir des pralines et des nougats  
Bien enrobés  
Dans leurs atours de conte  
Des pralines et des nougats de  
France

Je voudrais !...  
Et les jours s'écoulent  
Et les ans pressent.  
Je voudrais !  
Et chaque jour je me sens plus vieux  
Un cheveu qui blanchit

Une dent qui tombe  
Et les malaises en ronde autour de moi.

Je voudrais !...  
Et toutes les heures, un pas de plus  
Vers la tombe  
Et je mourrai sans avoir vécu :  
Sans avoir jamais pu naître  
Un sourire,  
Un sourire d'Oubli,  
Un sourire de paix  
Un sourire de vie  
Sur les lèvres d'un homme !...  
Je voudrais !... je voudrais...  
Ma vie

Bernard B DADIE, *la ronde des jours*

## Le pacifique

Gueu est originaire de Man. Son beau village est à perte de vue le versant Est du Tonkoui. Il est âgé de 18 ans (dix-huit ans). La taille moyenne, le visage rond et souriant. Il avait été inscrit à l'école du village à l'âge de sept ans par son oncle après la mort de ses parents. Mais il avait préféré la culture du riz à l'école après quelques années.

Lorsque la guerre éclata, il perdit ses frères et son oncle. Il demanda aux assassins de le tuer mais ces derniers refusèrent en l'abandonnant dans la forêt au milieu des panthères et des serpents.

La guerre terminée, ses ennemis regagnent le village. Il voulut les empoisonner pour se venger. Il voulut tuer leurs enfants. Une nuit, il prit la décision de renoncer à tout cela. Pourquoi rendre le mal par le mal ? S'était-il dit. Le jour de la fête du grand masque, il fit réunir le village pour pardonner à ses ennemis. Tout le village se réconcilia et la paix est revenue dans ce beau village.

## MON GRAND-PERE

Mon grand-père est un vieillard de taille moyenne, âgé de soixante-cinq ans au moins. Son dos, légèrement voûté par la fatigue de l'âge, le force à s'appuyer sur un long bâton.

Bien que âgé, mon grand-père est encore solide et nerveux. Ses cheveux, qui ne se sont jamais décidés à blanchir, tombent en boucles sur son cou et encadrent son visage toujours bien éveillé.

Ses yeux sont rouges mais vifs. Ses dents ne sont plus serrées comme elles l'étaient autrefois mais celles qui se trouvent dans sa bouche étroite sont encore puissantes. Son menton est orné de barbe abondante.

Mon grand-père est maigre. Quand le vent souffle et soulève son boubou, on voit nettement ses muscles, ses veines et ses tendons. Il craint le froid et il aime se chauffer au soleil.

J'aime beaucoup mon grand-père qui nous donne de bons conseils et nous raconte de belles histoires sur la vie qu'on menait autrefois.

A.Devesne, *Mamadou et Bineta lisent et écrivent couramment* p.101

## L'AMITIE

Quel est ce sentiment  
Que l'on dit parfois  
Si fort que l'amour,  
Et qui peut vivre  
En chacun de nous  
Jusqu'à la fin des jours ?  
Quelle est cette main  
Qui se tend vers toi :  
Amical...  
Et qui est encore là  
Quand tout bascule,  
Quand tout va mal ?  
Tu peux le reconnaître  
A tout instant  
Lorsque, à ton appel,  
Sans hésiter  
Il répondra présent !  
Car c'est un sentiment  
Humble, vrai qui règne  
Dans le monde entier  
Un sentiment  
Qui se nomme : amitié !

Maria Salamone, *Pour un champ de vie*, NEI

# CLASSE DE 4<sup>ème</sup>

## LA NAISSANCE DE LA JARRE

Nkollé alla au bord de l'eau. L'argile collait à ses pieds. Le soleil brillait. Elle durcit. Nkollé retourna à la rivière. Il prit de l'argile et pétrit le foyer d'une pipe. Il mit de l'herbe dans le foyer et fuma.

Un jour, il laissa tomber sa pipe. Elle ne se brisa pas. Nkollé était très étonné. Nkollé dit : « le feu est bon à cette terre ». Il descendit avec sa femme jusqu'à la rivière. Ils rapportèrent beaucoup d'argile. Nkollé étendit l'argile en la lissant, la recourba, l'arrondit, fit un pot. Il le laissa quatre jours durant au soleil. Puis, il empila du bois autour du pot et fit du feu. Quand le vase fut cuit, il l'aspergea d'eau du bois de Munangu. C'est ainsi que naquit la première jarre.

Gérard Tchicaya U Tam'Siou *Nkollé l'Aventure humaine*, Tous droits, réservés

## LE RECHAUFFEMENT DE LA PLANETE

*La température a augmenté en moyenne de 0,7°C sur le continent africain en espace d'un siècle. Il subit de plein fouet les effets du réchauffement de la planète : désertification, inondation, crises alimentaire, épidémies....*

On estime que le réchauffement pourrait atteindre 2°C à 6°C en l'espace d'un siècle. Or avec seulement 2°C de plus, la production agricole serait réduite d'un tiers sur le pourtour méditerranéen et en Afrique saharienne. Les cultures qui ont besoins de conditions climatiques très strictes seront les premières touchées. D'après des simulations du Grid (*centre genevois du réseau mondial de données environnementale*), la culture du thé au Kenya deviendrait impossible ou très difficile dans plus de la moitié des régions où elle est actuellement pratiquée. Autre exemple, en Ouganda, seules les zones les plus élevées continueraient à produire du café robusta, les autres régions devenant trop chaudes.

La culture des céréales serait aussi très affectée, en particulier le blé, le riz et le soja. Les Nations unies estiment que le rendement des cultures céréalières baissera en moyenne de 5% d'ici aux années 2080. Les cultures de base seront plus difficiles à produire, que ce soit le sorgho au Soudan, en Ethiopie, en Erythrée et en Zambie, le maïs au Ghana, le mil au Soudan ou l'arachide en Gambie. Le riz pour sa part souffre non seulement des effets directs du réchauffement, qui réduirait son rendement d'environ 10%, mais aussi de la hausse du niveau de la mer, qui entraînerait une invasion du sel dans les zones de riziculture situées dans les estuaires. Le scientifique Kenyan Richard Odingo estime même que le riz pourrait disparaître sous les tropiques. Le Giec (*le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat*) craint, pour sa part, une disparition totale du blé d'ici à 2080 sur l'ensemble du continent africain(...).

François ploye, *JEUNE AFRIQUE* N° 2427- du 15 au 21 Juillet 2007, page 23

## LE CARNAVAL DE L'ABISSA

La tradition enseigne que les sept familles qui composent le peuple N'Zima (Mafoulé, Ndjuaffou, Azanhoulé, N' Vavilé, Allonhoba, Ezohilé et Adahonlin) sont dépositaires de la danse de l'Abissa. Mais c'est un membre du clan N'Vavilé qui l'a découverte, il y a très longtemps. Alors qu'il se baladait dans une forêt, il entendit, à l'orée d'une clairière, une musique et des chants mêlés au son peu ordinaire d'un tambour.

Il s'approcha et aperçut des génies exécutant des pas saccadés qui le séduisirent. Après son initiation par l'un des génies, le fils N'Vavilé s'empara du tambour et retourna au village. Depuis, une fois l'an, les légataires du tambour sacré Edogbolé exécutent cette danse qui a donné son nom à la fête de l'Abissa.

A l'occasion de l'Abissa, tout s'arrête dans les villages. On ne va plus au champ ou à la pêche et on n'organise pas de funérailles. Le Gouazo, cérémonie où le peuple salue le tambour majeur, marque le début officiel des festivités. Sur la place Abissa (située au quartier France), jeunes, femmes et hommes, le visage des uns badigeonné de Kaolin, les autres en perruque, parés de longs colliers en perles ou encore déguisés, chantent sur les frappes cadencés des percussionnistes.

A chaque jour son programme. Lundi : journée des doyens et des jeunes, où l'on transmet les coutumes et prodigue des conseils. Mardi : Edo N'Gbolé, jour de purification, de retrouvailles et de pardon. Suivent les jours des cadres, des femmes, des chefs traditionnels. Samedi, les sept familles N'Zima font allégeance au roi et on danse toute la nuit. Au petit matin du dimanche, vient la cérémonie secrète d'au-revoir au génie de l'Abissa(Afantché) et de purification du roi au bord de la mer.

L'Abissa est la seule fête qui rassemble avec autant de ferveur les N'Zima kôtkô. L'ambiance est super, tout le monde s'éclate. C'est une fête vraiment conviviale, qui réunit les gens autour d'une philosophie de pardon et de tolérance. A l'Abissa, on ne fait pas que danser, on apprend aussi à se connaître, à raffermir les liens de fraternité. C'est pourquoi elle est si populaire.

*Planète Jeune n°93, pp16-17*

## LES ABEILLES

On sait que les abeilles construisent quatre espèces de cellules.

D'abord les cellules royales, qui sont exceptionnelles et ressemblent à un gland de chêne ; ensuite les grandes cellules réservées à l'élevage des mâles et à l'emmagasinage des provisions quand les fleurs surabondent, puis les petites cellules qui servent de berceaux aux ouvriers et de magasins ordinaires, et normalement, occupent à peu près huit dixième de la surface bâtie de la ruche. Enfin, pour relier sans désordre les grandes aux petites, elles édifient un certain nombre de cellules de transition.

A part l'inévitable irrégularité de ces derniers, les dimensions du deuxième et du troisième type sont si bien calculées, qu'au moment de l'établissement du système décimal, lorsqu'on cherche dans la nature une mesure fixe qui pût servir de point de départ et d'étalon incontestable, Réaumur proposa l'alvéole de l'abeille.

MAURICE MAETERLINCK, *La Vie des abeilles*, Grasset, 1901

## LES FUNERAILLES TRADITIONNELLES SENOUFUO

Le corps est placé sur une sorte de brancard constitué de trois bois. Deux hommes le portent et le penchent simultanément à droite puis à gauche trois fois, ce qui signifie que le défunt demande aux vivants l'autorisation de les quitter pour l'au-delà. Ensuite, ils prennent la direction du cimetière, suivis de toute l'assistance. Mais que les zigzags effectués par ces deux porteurs avant d'atteindre

le cimetière ! Tantôt ils courent, ce qui veut dire que le défunt se demande s'il n'a pas oublié d'accomplir tel protocole, de dire adieu à telle personne restée au village tantôt, les deux porteurs font demi-tour pour revenir jusqu'au village devant telle case ou telle concession où le corps est balancé à gauche puis à droite trois fois avant de reprendre à nouveau le chemin du cimetière.

Lors de l'inhumation proprement dite, quand le corps est déposé dans sa tombe, deux gourdins sont placés à côté de lui : il les utilisera plus tard pour assommer le vivant qui a causé sa mort...

Après l'inhumation, l'emplacement de la tombe est surmontée par un funéraire dont le sommet est souvent coiffée d'un canari à demi terré. L'enterrement a toujours lieu en fin d'après-midi, souvent au crépuscule, quand les diverses cérémonies n'ont pas débuté assez tôt.

Le soir même de l'inhumation, tous les parents éloignés et amis se dispersent, rejoignent leurs villages respectifs, il en est de même des « tyolo » qui, à peine de retour dans leurs villages, peuvent être invités à se rendre dans un autre village où un décès vient de se produire.

Ces cérémonies d'inhumation peuvent être qualifiées d'expéditives soit parce que le décès est survenu brusquement, prenant le chef de famille au dépourvu, soit parce que les travaux champêtres pressent. Pour manifester son attachement au disparu, le chef de famille soit organiser en son honneur, quand il s'en juge capable matériellement, des funérailles appelées « Kouflor » pour parachever son intégration dans le royaume des ancêtres.

SINALI COULIBALY, *Le paysan SENOUFO*, Les Nouvelles Editions Africaines, 1978

## **FETE DE GENERATION A M'BADON**

*Une fête de génération a eu lieu à M'Badon, un village ébrié situé à 3Km d'Abidjan-Riviera. Les catégories Dogba et Agban ont rejoint la classe des personnes mûres.*

Les catégories TchagbanAgban et TchagbanDogba sont les jeunes du village de M'Badon dont l'âge est compris entre 23 et 33 ans. Ces jeunes ont eu leurs billets

de passage pour la classe des personnes aptes à assumer des responsabilités au sein de la société. Cette nouvelle condition des Dogba et Agban a été officialisée par une fête de génération. La fête s'est déroulée en trois phases.

D'abord, il y a eu le Douassao, défilé symbolisant le passage d'un chef puissant, suivi du chef des TchagbanDogba pour l'inauguration des festivités.

Ensuite, est venue la pause pour les préparatifs sur la place publique et la réception des différents invités.

Enfin, c'est au son du tambour parleur (*gbôglômlô en ébrié*) que les autorités coutumières du village sont arrivées. Après quoi les membres des catégories, le corps enduit de kaolin et vêtus de pagnes traditionnels, ont esquissé des pas de danse à la suite des deux chefs guerriers.

Des dons (pagnes Kita, miroirs...) remis aux chefs guerriers ont mis fin à la cérémonie.

Adapté d'un article de *Notre Voix*, n° 405, Du 14-9-1999.

## **MOURIR A PETIT FEU**

Des enquêtes ont montré de façon décisive que les fumeurs ruinent non seulement leur propre santé, mais aussi, celle de leur entourage. Ainsi, d'après une recherche faite sur quatre mille lycéens, le nombre d'opération de végétation<sup>1</sup> ou d'amygdales<sup>2</sup> est deux fois plus élevé chez les enfants de gros fumeurs que chez ceux dont les parents ne fument pas.

Ceci confirme que les enfants de fumeurs souffrent beaucoup plus souvent de maladies respiratoires que les autres mais la fumée suscite de nombreux autres désagréments chez les enfants tels que les maux de tête, otites sinusites, voir des troubles de la digestion chez les nourrissons.

On a pu observer que même les quantités minimales du tabac peuvent causer des troubles de la muqueuse<sup>3</sup> respiratoire.

Chez les enfants souffrant de certaines allergies, la fumée en petite quantité peut même engendrer des crises d'asthme, sans parler d'affections plus bénignes.

Un spécialiste de ces questions, souligne que la consommation d'une seule cigarette dans une chambre de quatre sur cinq mètres suffit à multiplier par cinquante la concentration des minuscules particules du tabac dans l'atmosphère de cette pièce. Or, ces particules pénètrent profondément dans le poumon.

Ainsi, le tabac fait partie de ces causes qui créent artificiellement des maladies chez les fumeurs et dans leur entourage. Il compromet l'avenir des enfants soumis à une ambiance de fumée. Les enfants de fumeurs sont donc beaucoup plus souvent malades que les autres. Ce sont les meilleurs clients des médecins.

*Famille et développement n°15 - juin 1978, Page 30*

## **L'AVORTEMENT**

L'avortement est un problème de notre temps chacun le sait. Ce phénomène est une pratique courante, ce qui explique que des jeunes filles sont journellement admises en urgence dans les hôpitaux après avoir provoqué un avortement par la prise de certains médicaments.

Les cliniques sont nombreuses où l'on provoque des interruptions de grossesse moyennant de fortes sommes d'argent. Les femmes qui ont de faibles moyens, ont recours aux « avorteurs ». En effet, ceux-ci opèrent dans des conditions d'hygiène déplorables.

Mais, malgré les conditions pénibles dans lesquelles ils exercent, ces « faiseurs de miracles » sont très sollicités. Les femmes vont toujours les consulter en catimini, en dépit des dangers que cela comporte et elles ont une pleine conscience. Qu'importe les conséquences tout les moyens sont bons pour se débarrasser du fœtus : breuvages de toutes sortes, lavements dangereux, comprimés, interventions des plus pénibles et périlleuses. Elles acceptent tout. Et naturellement les conséquences sont des plus graves : mort immédiate parfois ou, pour celle qui a plus de chance, des hémorragies, des infections qui peuvent provoquer la stérilité.

Faut-il pour autant jeter la pierre à la jeune fille enceinte ? A ce niveau, il apparaît que les responsabilités sont partagées : les parents, pour avoir gardé le silence sur les questions de la sexualité, les décideurs, pour avoir permis que les cultures, les habitudes malsaines envahissent la société, les jeunes, pour s'être laissé prendre au piège.

*Fraternité Matin* du 12 décembre 1975

## **INTERNET**

Ce "phénomène" informatique qu'on appelle Internet, ou tout simplement le Net, est une vaste communauté d'ordinateurs et de réseaux de toutes sortes reliés les uns aux autres et disséminés dans le monde. Internet permet à une personne assise devant son ordinateur d'échanger des informations avec d'autres ordinateurs et leurs propriétaires partout dans le monde.

On désigne parfois Internet par l'expression « autoroute de l'information ». En effet, Internet permet aux informations de voyager en transitant par de nombreux réseaux informatiques reliés entre eux. Chaque réseau qu'un message emprunte au cours de son périple possède les informations autorisant la connexion au réseau voisin. Il en existe apparemment plus de 30.000. Selon des estimations récentes, ces réseaux relieraient plus de 10 millions d'ordinateurs et quelque 30 millions d'utilisateurs. On pense que le nombre des ordinateurs connectés à Internet double chaque année.

En effet, le réseau offre une masse d'informations chaque jour plus importante dans des domaines comme la médecine, la science et la technologie. Il y a une quantité de choses sur l'art ; les étudiants peuvent trouver de la documentation pour leurs recherches, mais Internet fait aussi place aux loisirs, aux sports, aux achats, aux offres d'emploi... Il donne accès à des dictionnaires, à des encyclopédies, à des cartes, etc.....

*Réveillez-vous, 22 juillet 1997.*

## **LE FOOTBALL AFRICAIN**

Malgré la renommée de la Coupe d'Afrique des Nations, le football africain traîne encore certaines tares.

Dans le domaine de l'arbitrage, même si de gros efforts ont été fournis pour écarter les risques de corruption, les hommes en noirs ne suivent pas toujours les recommandations de la FIFA.

Dans le domaine financier, se pose le problème des primes accordées aux joueurs. Si elles ne sont pas versées, la tension monte au sein de l'équipe si bien que parfois, on ne sait plus si les joueurs jouent pour leur pays ou pour l'argent. En outre, dans le domaine de l'organisation, le prix des places est beaucoup trop élevé ; par conséquent beaucoup de matchs se jouent dans des stades à moitié vides.

Par ailleurs, à chaque coupe d'Afrique, on fait revenir au pays les professionnels qui évoluent dans les clubs européens : on empêche ainsi les joueurs locaux de montrer leurs talents.

Enfin, la croyance aux fétiches est une caractéristique du football africain. Tous les joueurs sont psychologiquement dépendants du fétiche. Lors de la coupe d'Afrique qui s'est jouée au Sénégal en 1992, chaque pays participant a convoyé un nombre impressionnant de féticheurs.

Sandrine VIGNER, « *diagonales* » N° 23 Juillet-août 1992.

## **LE MARIAGE N'EST PAS UNE PLAISANTERIE**

*Deux jeunes gens, Kany et Samou, s'aiment. Mais la famille de Kany l'a promise à un homme âgé, Famagan. Entre les frères de Kany s'instaure alors un débat violent. Birama, ami de Samou, s'oppose à l'aîné, Sibiri, qui représente la tradition.*

C'est Sibiri qui ouvre la discussion...

- C'est nous qui décidons, comme il est d'usage. C'est à Kany à suivre. Depuis que le monde est monde, les mariages ont été faits comme nous le faisons. Tu es trop petit pour nous montrer le chemin.

Les yeux de Birama brillent de colère, son visage devint dur.

- Ah, c'est ainsi ! hurla t-il. Et bien ! depuis que le monde est monde, les mariages ont été mal faits ! ce n'est d'ailleurs, pas un mariage, reprit-il mais une vente aux enchères. Vous agissez comme si Kany était non une personne, mais un vulgaire mouton. Ce qui vous intéresse, c'est combien vous en tirez. Vous la livrez au plus offrant et vous ne vous souciez plus de savoir ce qu'elle devient. Qu'elle soit l'esclave de Famagan, reléguée au fond d'une case au milieu d'autres esclaves, vous vous en moquez. Pour vous, ce qui compte, c'est ce que vous recevez !
- Je crois que tu as perdu la tête. D'ailleurs, tout ce que tu viens de dire cadre bien avec votre conduite, à vous qui reniez votre milieu, à vous qui avez honte de votre origine, à vous qui ne rêvez que d'imiter vos maîtres, les blancs. Oui, nous avons le droit d'imposer qui nous voulons à Kany parce que Kany a quelque chose de nous : elle porte notre nom, le nom de famille. Qu'elle se conduise mal et la honte rejaillit sur notre famille. Il ne s'agit donc pas d'une personne, mais de tout le monde. Tu me parles de ton camarade ? Voyons, qui est-ce qui l'a choisi ? Kany, me diras-tu ; mais dis-moi, crois-tu que Kany, à elle seule, puisse mieux juger que nous tous réunis ? le mariage n'est pas une plaisanterie, il ne peut être réglé par ceux qui ne rêvent que de cinémas, de cigarettes et de bals.

Nous connaissons Famagan. Nous sommes renseignés sur lui. Il a sa place parmi nous. C'est pour cela que Kany l'épousera. Tu me parles de l'argent qu'il nous a donné. Tu sais bien qu'avant Famagan nous vivions et nous ne mendions pas. Et puis, il faut que tu sois Birama pour croire qu'un homme puisse être assez riche pour se payer une âme. L'argent symbolise l'effort que fournit Famagan pour accéder à notre famille.

Sibiri était méconnaissable. Ce n'était plus l'autoritaire prodigue en gifles, mais un homme qui discute qui cherche à convaincre.

**Seydou Badian, *Sous l'orage*, éditions Présence Africaine**

### **LA REVOLTE D'AFFIBA**

Toute la révolte qui sommeillait depuis dix ans en Affiba déferla en elle comme une vague. Elle se leva brusquement de son siège, mais essaya d'endiguer le flot qui voulait l'emporter.

-Bien sûr, dit Affiba les yeux flamboyants, nous les femmes, nous serons toujours celles qui travaillent dans l'anonymat et pour rien. Que la femme sue sang et eau pour aider l'homme à réaliser ce qu'il veut, jamais elle n'en sera remerciée comme il se doit(...) Aujourd'hui, c'est terminé, la résignation des femmes. Si elles mettent la main à la pâte, c'est pour pouvoir jouir un jour du fruit de ce travail entrepris en commun avec leur mari. Et ces enfants à qui on nie tout droit de regard sur l'héritage paternel, pensez-vous réellement que le père et la mère qui se privent et investissent ce qu'ils gagnent, le fassent uniquement pour eux-mêmes ou pour la famille du mari ? Non. Ils le font aussi et surtout pour leurs enfants. Par les temps qui courent, tout enfant a besoin de prendre appui sur les acquis parentaux pour son envol dans la vie. Et ceux qui ne pourront en bénéficier ne béniront pas leurs parents, que ceux-ci soient vivants ou pas. Tu vois, papa, qu'en réclamant l'héritage paternel du mari pour elle et ses enfants, la femme ne demande que son dû. Et puis, qu'est-ce que cela coûterai aux parents du mari de partager avec la veuve et ses enfants ? J'ai plus d'une fois proposé que nous partagions ce qu'a laissé Koffi, mais ta famille et toi m'avez opposé un refus catégorique. Pourquoi ? Les enfants de Koffi sont ses héritiers, que vous soyez d'accord ou pas.

-Affiba, quelle question ! Nous ne pouvons partager ces biens avec toi et tes enfants parce que cela ne se fait pas. Cela ne s'est jamais fait chez nous, Affiba. Et ce n'est pas avec toi que cela va commencer, je te l'ai plusieurs fois dit, répondit Mensah excédé.

- Si, papa Mensah. Cela va se faire et avec moi, dit Affiba.

- C'est vrai que les temps ont changé, que ce qu'il y avait de bon s'en va doucement, lentement, mais sûrement. Mais nous les vieux, nous qui somme, garants de la pérennité de nos traditions, nous nous accrocherons à elles jusqu'à notre dernier souffle, répliqua Mensah. Nous userons de tous les moyens pour nous soustraire à ce naufrage.

Régina Yaou, *Le prix de la révolte* NEI, 1997, pp.159-160

## IL FAUT PARTIR

*La scène se passe dans un village africain, Un barrage doit être construit par le gouvernement. Cela a pour conséquence le déplacement du village.*

**N'Da-** Penses-tu que notre intérêt à nous soit de quitter ce village où reposent les ancêtres qui veillent sur nous ? Penses-tu que quitter ce village où nous avons toujours vécu heureux soit dans notre intérêt ?

**N'Douba-** Moi aussi je connais la peine que j'aurai à quitter ces lieux, je sais le grave choc que notre départ implique. Je pressens le vide qui va nous habiter les premiers temps de notre départ. Je sais les bouleversements que cela va provoquer dans notre vie quotidienne.

Pourtant, quand je regarde l'avenir qui nous est réservé, je réponds sans hésiter que notre intérêt se trouve dans le départ.

Oui, il faut partir. Vous voyez vous-mêmes que notre village ne peut plus vivre comme autrefois. Nos habitudes les plus naturelles ont été faussées. Pour vivre maintenant, on ne peut plus se contenter des simples poissons du fleuve, des bananes et des tubercules des champs. Il faut acheter du riz, du sucre, il faut du pétrole pour nos lampes ; il nous faut de bonnes machettes pour travailler nos champs, des filets résistants pour pêcher. Regardez donc les pagnes que vous portez, ils sont faits par des machines.

*(Mesures d'approbation dans l'assemblée)*

Malgré nous, nous sommes embarqués dans ce monde où il faut tout acheter ! Au prix qu'on nous impose. Voilà par où l'on nous tient encore.

Voilà donc, Anoh, ce monde ne nous permet plus de vivre isolés. Nous ne pouvons pas nous suffire tout comme les autres ne peuvent pas se suffire eux non plus. Il nous faut donc apprendre avec ardeur ce qu'ils savent de plus que nous.

Et il faut partir avec conviction et enthousiasme.

Amadou Koné, *Le respect des morts*, Acte III, scène3, Editions CEDA.

## L'EXCISION

*LOTIOH travaille depuis un an. Elle décide d'entretenir les femmes de son village sur le phénomène de l'excision. Mais l'indignation des matrones amène sa mère KATI à réagir.*

- Ma fille, tu es animée d'une bonne intention, cela ne fait aucun doute, mais je ne suis pas certaine que tu sois comprise par les matrones, prévient-elle.
- Maman, je comprends ton inquiétude. Je sais que le combat sera difficile. Cependant, je ne regrette pas d'avoir soulevé le problème. Nous devons tenir bon parce que je suis convaincue de mener ce combat.
- Mon avis est qu'il faut arrêter les faits pendant qu'il est encore temps, fait observer KATI. Je vais demander l'aide à trois femmes d'âge mûr, trois femmes au dessus de tout soupçon et respectées de tous. Je vais leur confier la mission d'approcher les matrones (...)
- Pas question, maman ! Le ciel ne nous tombera pas sur la tête parce que j'ai décidé de faire asseoir une réflexion autour du problème de l'excision. Peut-être qu'à la faveur des échanges, les unes et les autres verront-elles le bien fondé de la suppression pure et simple d'une pratique qui ne nous honore pas.
- Ma fille, souviens-toi que le petit poisson qui éprouve du mal à affronter le courant du ruisseau ne doit pas avoir la prétention de remonter le fleuve, conseil KATI. Tu es trop jeune pour oser tenir la dragée haute aux matrones.
- L'excision n'est pas une affaire des autres, fait remarquer LOTIOH. Nous sommes concernées au même titre que toutes les femmes du village. Que ferais-tu si tu venais à avoir une petite fille ? Accepterais-tu par peur de lui faire subir l'excision ?
- Tu agis comme s'il t'incombait d'assurer le destin du village. Tu es entrain de t'exposer. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée(...)

Le débat dure une heure. LOTIOH finit par convaincre sa mère de renoncer à l'idée de dépêcher une délégation de bons offices auprès des matrones.

CAMARA Nangala, *La dernière chance*, calao Editions, 2007, PP236-239  
**LES CRAINTES D'UNE EPOUSE**

*L'écrivain DjidrilTamsir NIANE, d'origine guinéenne, est historien de profession. Il fait revivre dans sa pièce Sikasso un épisode de la résistance africaine à la colonisation.*

*N' Fafitini* entre et s'approche de Sogona.

*N' Fafitini*-Sogona, je viens te dire adieu. Je dois être à la tête des guerriers pour  
La grande bataille de sikasso

*Sogona* (calme)- Ainsi tu pars.

*N'Fafitini*- Ne sois pas triste, Sogona. Je reviendrai couvert des fleurs de la victoire. Je vais  
Conduire à l'assaut la section de Diamanadias, la plus glorieuse phalange de nos  
Armées. Du haut des remparts, le tir à longue portée nous protégera et, à la tête des  
Diamanadias, je forcerai au silence les canons des Blancs. Ne sois pas triste, Sogona,  
Nous rentrerons bientôt dans la ville riche de butin et couverts de gloire !

*Sogona*- O mon Prince, ô mon cher N' Fafitini ! Par pitié tais-toi !

*N' Fafitini*- Qu'y a-t-il ?

*Sogona*- Ne parle pas de victoire quand tu cours à un combat aussi inégal et aussi désespéré.  
Je voulais être courageuse, N'Fafitini, et te sourire à ton départ. Mais pourquoi m'adresser  
Ces paroles auxquelles ton cœur ne croit pas, ces mots d'espoir insensé qui ont brisé d'un  
coup mon courage et ma volonté ?

*N'Fafitini*-Sogona, sikasso n'est pas encore vaincue et ma bouche est sincère en te parlant de  
Victoire

*Sogona*-Ah ! Pourquoi faut-il que je sois de nous deux la seule à être lucide! Pourquoi faut-il que  
mes entailles bougent et que mon cœur refuse de retrouver le calme ? Que ne puis- je  
arracher de moi toute cette chair qui tremble pour toi, toi qui ne trembles pas !

*N'Fafitini*- Mais pourquoi trembler, Sogona, quand tous les présages nous sont propices ?

*Sogona*- Rien ne me rassure quand je vois les entrailles déjà creusées dans les murs de notre ville,  
Quand je vois le donjon à demi détruit et que je sais que, dans quelques instants, vous  
Allez avancer, presque nus, vers les canons implacables. Oh ! Mon cher N'Fafitini.

*Elle se cache la tête dans les mains.*

*N'Fafitini*- Courage, Sogona, je reviendrai.

*Sogona*- Vas, mon roi, je vois bien que tout est décidé et que les craintes d'une épouse ne pèsent pas  
Devant le sort de notre cité. J'admire ta bravoure et ta force, N'Fafitini, mais ne me  
Demande pas d'étouffer mes pleurs devant toi. Tout à l'heure, je saurai les cacher à mes  
Compagnes et chanter avec elles. Mais toi, toi, tu dois savoir que les femmes d'Afrique  
Pleurent leurs maris et leurs enfants morts aux combats ; qu'au fond d'elles-mêmes,  
Elles étouffent mal la souffrance d'avoir perdu l'être aimé. Ah maudis soient les  
Ennemis qui sont venus jusque-là pour répandre tant de sang et tant de larmes inutiles !  
Adieu, N'Fafitini. J'élèverai ton fils comme tu l'eusses fait toi-même !

*N'Fafitini* (attendri, prend l'enfant dans ses bras)- Mon fils plus tard tu seras un grand guerrier, tu te  
battras à ton tour, ainsi que tes fils et peut-être les fils de tes fils jusqu'à ce que l'Afrique soit libre.  
(Il le tient serré- silence-On entend la trompette du rassemblement.) *Sogona*... *Sogona*....

Djibril Tamsir NIANE, *Sikasso* éditions P.J. Oswald  
**COMTE RENDU**  
de la 1<sup>ère</sup> session 2006-200-  
de la Commission Pédagogique Nationale de Français

**DATE : Le Mercredi 17 Janvier 2007.**

**LIEU : Salle de conférence, Tour A, étage cité administrative, Abidjan Plateau**

**HEURE : 9h 00 à 12h40**

PRESIDENT :	M. Niagara Sylvère, IGEN
RAPPORTEURS :	M. GodjiGbalé CP, CRD d'Abidjan3 Mme Bamba Fanta, CP
.	
MEMBRES PRESENTS :	Cf. liste de présence
MEMBRES ABSENTS EXCUSES :	Mme Zouzoua Alexandrine, I.E.S M. Kouakou Samuel, CP, CRD Odienné
MEMBRES ABSENTS :	M.Yoboué Ignace (Lycée garçon Bingerville)

### **ORDRE DU JOUR :**

- I. Lecture et adoption du rapport de la dernière séance.
- II. Informations
- III. Toilettage de la liste des manuels au programme.
- IV. Stratégies d'implantation des programmes FPC au CP et en 6è/5è
- V. Divers.

Le Mercredi 17 Janvier 2007, de 09H00 à 12H 40, s'est tenue, à la salle de conférence du 12<sup>ème</sup> étage de la, Tour A, cité administrative, à Abidjan Plateau, la première session 2006-2007 de la commission pédagogique nationale de française.

Avant d'aborder le premier point inscrit à l'ordre du jour, le Président de séance a présenté ses vœux de bonne et heureuse année à tous les membres de la commission pédagogique nationale.

Après en avoir longuement débattu, l'assemblée a arrêté le chronogramme suivant, pour l'exécution du programme des visites aux écoles de la circonscription de l'Enseignement Primaire de Cocody :

Lundi 5 Février 2007 : EPP Agban 2

MARDI 6 Février 2007 : EPP 2 Plateaux Nord

Jeudi 8 Février 2007 : EPP Résidences Latrille

Il était 12H40 quand le Président de séance a mis fin aux assises de la première session de la commission pédagogique. La deuxième session est prévue pour le 28 Mars 2007.

Abidjan le 11 Janvier 2007

**Les rapporteurs**

Godjigbaté  
Fanta

**Le Président de séance**

Niagara SylvèreBamba

# CLASSE DE 3<sup>ème</sup>

**LA SCIENCE EST-ELLE DANGEREUSE ?**

Depuis quelques années, on fait beaucoup de reproches aux scientifiques. On les accuse d'être sans cœur et sans conscience, de ne pas s'intéresser au reste de l'humanité : et même d'être des individus dangereux qui n'hésitent pas à découvrir des moyens de destruction et de coercition terrible et à s'en servir. C'est leur faire beaucoup d'honneur. La proportion d'imbéciles et de malfaisants est une constante qu'on retrouve dans tous les échantillons d'une population, chez les scientifiques comme chez les agents d'assurance, chez les écrivains comme chez les paysans, chez les prêtres comme chez les hommes politiques. Et malgré le docteur Frankenstein et le docteur Folamour, les catastrophes de l'histoire sont le fait moins des scientifiques que des prêtres et des hommes politiques.

Car ce n'est pas seulement l'intérêt qui fait s'entretuer les hommes. C'est aussi le dogmatisme. Rien n'est aussi dangereux que la certitude d'avoir raison. Rien ne cause autant de destruction que l'obsession d'une vérité considérée comme absolue. Tous les crimes de l'histoire sont des conséquences de quelque fanatisme. Tous les massacres ont été accomplis par vertu, au nom de la religion vraie, du nationalisme légitime, de la politique idoine, de l'idéologie juste ; bref, au nom du combat contre la vérité de l'autre, du combat contre Satan (...). La science ne conduit pas au racisme et à la haine. C'est la haine qui en appelle à la science pour justifier son racisme. On peut reprocher à certains scientifiques la fougue qu'ils apportent parfois à défendre leurs idées. Mais aucun génocide n'a été perpétré pour faire triompher une théorie scientifique. A la fin de ce vingtième siècle, il devrait être clair pour chacun qu'aucun système n'expliquera le monde dans tous ses aspects et dans tous ses détails. Avoir contribué à casser l'idée d'une vérité intangible et éternelle n'est peut-être pas l'un des moindres titres de la gloire de la démarche scientifique

François JACOB, *Le Jeu des possibles*, 1981 Extrait de l'avant-propos, Ed. Fayard.

## LE DIPLÔME

Il ya des gens qui pensent que le diplôme initial acquis, leur route est balisée pour toujours et que tout leur est dû pour une ascension vertigineuse sur leur rechute sur leur parcours professionnels. On oublie bien souvent sous nos cieux que c'est l'homme qui donne une valeur au diplôme par sa compétence et son aptitude à répondre à l'inattendu dans la vie, comme dans la profession. Il y

en a d'autres au contraire qui, engoncés dans leur ignorance et ne voyant tout qu'à la lueur de leur vie bornée, balaient d'un revers de la main des diplômes et des compétences, en proférant prosaïquement : « Celui-là, il ne me nourrit pas avec son doctorat, son agrégation, son titre d'ingénieur, donc qu'il aille se faire voir ailleurs car moi je n'ai pas besoin de cela pour rouler carrosse, pour avoir maison ». C'est débile et désopilant mais c'est là la triste réalité en Afrique.

Entre ces deux positions extrêmes, il faut faire la part des choses. L'Afrique a encore des hommes de bon sens et elle a besoin d'hommes de science et de culture de très haut niveau et de talent pour réfléchir sur son passé, son présent et pour penser son avenir avec réalisme et sûreté. Vous ne pouvez pas en effet construire un pont si vous n'êtes pas ingénieurs. On a donc besoin de tout le monde dans le cadre d'une répartition harmonieuse des tâches et d'une complémentarité nécessaire.

Diplômes ou pas, la réponse est dans le travail en équipe, sans mépris de l'un pour l'autre. Il n'y a pas de sots métiers ; il n'y a que de sottes gens ! Faisons en sorte que la « diplômite » qui est une maladie soit à jamais enrayée de l'Afrique et que le mépris des diplômes ne soit pas un nouveau SIDA pour notre continent qui a tant de maux à soigner.

D'après Paul AKOTO, *Le Cri du jour*, Les Editions continentales

## LA TELEVISION

J'entends souvent critiquer la télévision autour de moi. On lui reproche de conditionner les esprits, d'être une source d'abêtissement, d'appauvrir les conversations familiales, d'inciter les gens à veiller. Sans méconnaître la part de vérité

que continent ces critiques, je refuse de condamner systématiquement la télévision. Je l'apprécie et je lui reconnais des aspects positifs.

Et d'abord, elle est un bon délasserment. Après une journée de travail, il est agréable de regarder en famille un film, un bon spectacle ou une émission intéressante. Cette détente, la télévision nous la procure à domicile en nous évitant des déplacements fatigants et coûteux. Certes, on peut lui reprocher de diffuser aussi des spectacles médiocres mais il appartient au spectateur de remédier à cet inconvénient en choisissant ses programmes.

Par ailleurs, la télévision informe. C'est une information par l'image diffusée souvent en direct, autrement plus vivante que l'information radiophonique ou que celle de la presse écrite. Songez aux premiers pas de l'homme sur la lune. La relation de l'événement dans la presse écrite n'eût pas de commune mesure, à l'époque, avec sa diffusion en direct à la télévision.

L'information en direct, l'information nue, qui se présente à nous sans la médiation des mots, voilà la spécificité et l'avantage incomparable de la télévision. Je sais bien qu'on peut reprocher à l'information télévisée de n'être pas toujours objective dans le domaine politique ; mais il appartient au téléspectateur de compléter l'information qu'il reçoit en la confrontant à d'autres : radio, presse, dialogue avec autrui.

Enfin, autre aspect positif de la télévision : elle instruit. Elle nous documente ainsi de façon précise et vivante sur différents sujets que nous connaissons mal : la vie des animaux, les réalités géographiques de contrées lointaines, l'exercice de certaines professions, etc. c'est là une documentation attrayante que nous accueillons volontiers alors que nous ne prendrions guère la peine à défaut, de la rechercher dans les livres.

Pour toutes ces raisons, je pense que la télévision est une invention bénéfique qui peut devenir un facteur d'agrément et d'enrichissement de la vie humaine. Il faudrait, pour que cette visée soit atteinte, éduquer le public, c'est-à-dire lui apprendre à se servir de la télévision.

*Le Monde diplomatique, 1983.*

## LES BANDES DESSINEES

Personnellement, je préfère lire les bandes dessinées qui, de nos jours, sont très convoitées autant par les jeunes que par les moins jeunes : c'est un moyen de se distraire.

Je préfère lire les bandes dessinées car c'est moins lassant qu'un journal ou un roman. En effet sur une bande dessinée, il y a en plus de l'écriture, des dessins pour aider ceux qui n'aiment pas la lecture à lire. Avec des dessins on ressent plus que ce que ressentent les personnages que quand on lit un roman ou un journal si bien qu'on se sent plus concerné dans la bande dessinée. En outre avec les dessins, on comprend mieux et on prend du plaisir à lire.

Je préfère aussi lire les bandes dessinées car il y a des couleurs. Elles ont une grande importance dans certaines bandes dessinées. Grâce à elles, on peut savoir de quelles couleurs sont les habits de certains personnages, par exemple Lucky Luck est vêtu de noir, jaune et blanc. De même, dans un roman, quand on nous décrit le temps qu'il fait, on ne peut pas toujours se faire une idée précise des couleurs alors qu'avec les bandes dessinées le temps apparaît plus clairement à travers les couleurs.

En outre, elles permettent de savoir les préférences qu'un dessinateur a en matière de couleur.

Enfin, je préfère les bandes dessinées car contrairement aux romans ou aux journaux, il y a de l'humour qui apparaît sur les dessins et qu'on découvre dans l'écriture. Et certaines personnes préfèrent les lectures humoristiques car elles sont plus attrayantes que celles d'un roman, par exemple dans Astérix et Obélix il y a de l'humour autant dans les dessins que dans les bulles. Ce qui est bien, c'est que parfois sur la tête des personnages, on peut voir leurs réactions qui peuvent être drôles.

En conclusion, je constate que les bandes dessinées sont beaucoup plus comiques qu'un roman ou un journal. Pour une personne qui aime rire, les bandes dessinées sont moins lassantes que les romans.

Collectif, *Maître de l'écrit*, Nathan, 1996,

Certains nostalgiques refusent de voir que l'humanité a fait un bond prodigieux dans le sens de l'amélioration des conditions de vie de tous les peuples. Et pourtant, la réalité est là. Alors, comment nier que la vie de l'homme s'améliore ?

Les sociologues énumèrent les méfaits de la ville. Et pourtant, la ville est un cadre sain. En effet, nos rues sont plus propres qu'autrefois et on se porte mieux en ville qu'à la campagne. Le citadin s'y protège mieux contre les intempéries, il s'y fatigue moins, l'eau qu'il boit à son robinet est médicalement plus saine que celle de la plupart des puits.

Les médecins aussi nous disent à quel point notre santé physique est menacée (puisque, à les entendre, nous mangeons mal, nous respirons mal, nous travaillons mal). Et pourtant, de nombreuses maladies ont été vaincues. L'homme est plus vigoureux que jamais, sa vie s'allonge sans cesse, son alimentation fait l'objet de perfectionnement et de tels contrôles qu'une boîte de conserve de haricots verts est plus saine que bien des légumes ayant séjourné sur les marchés.

Il est exact enfin que le perfectionnement de nos automobiles a fait du permis de conduire un permis de port d'armes, mais nous avons les moyens de lutter contre l'idiote mortalité liée à la circulation routière.

Il faut, en toute honnêteté, reconnaître que nos techniques ont connu une évolution même s'il est vrai que chaque technique a ses inconvénients. Il appartient à l'homme de veiller à ce que les avantages en surpassent les conséquences regrettables.

J.C. SOURNIA, *Le Monde*, 12 mai 1972.

## L'AUTOMOBILE ET LA MARCHE

L'automobile est un excellent et agréable engin de transport rapide d'un point à un autre, mais un détestable moyen d'investigation. Jamais on n'a autant voyagé, et jamais aussi les gens n'ont moins profité de leurs voyages. Ces malheureux, qui avalent pêle-mêle des kilomètres et des sauces sophistiquées dans ces auberges d'opéra-comique, traversent la moitié de la France, six provinces, trente villes, quatre cents villages, vingt siècles d'histoire de coutumes, de vieux terroirs, de finesses paysages, sans en retirer d'autres souvenirs que ceux d'un embarras gastrique et de trois pneus crevés.

C'est presque une banalité de répéter que la seule manière adéquate de visiter certaines régions, c'est de les parcourir à pied. D'abord, parce que la marche elle-même aiguise à la fois l'appétit et l'intellect autrement que les coussins d'une automobile, et place naturellement le voyageur dans un état de réceptivité qui multiplie l'intérêt de tout ce qu'il rencontre.

Ensuite, parce que ce moyen-là est lent, exige un effort personnel, permet d'entrer en contact avec les choses et les gens d'une manière progressive et intime. Et ceci est encore plus agréable qu'ailleurs, en montagne, où l'extrême diversité des aspects, l'abondance des détails pittoresques ou humains sont dignes d'attirer à chaque instant l'attention de l'observateur.

A pied, un arbre est un arbre, avec sa peau rugueuse, une fourmilière peut être entre deux racines et un écureuil charbonnier dans les branches. En voiture, c'est une ombre parmi des centaines d'ombres toutes pareilles, quelque chose qui ne mérite même pas un regard. A pied tout prend un sens, tout chante son petit couplet. Chaque brin d'herbe a son criquet : une montée monte. Une source, c'est une aubaine délicieuse. Un faucheur dans un pré, c'est un homme et non un vague accessoire à peine entrevu. Le monde se subdivise à l'infini, révèle à chaque seconde des visages dont on ne soupçonne même pas l'existence, éveille l'intérêt par cent détails inattendus. Mais la vitesse unifie tout ...

SAMIVEL, *L'Amateur d'abîmes*, STOCK, 1981.

Beaucoup de personnes ne cessent de se vanter les vertus du sport. Or, il nous faut reconnaître que la pratique du sport fait souvent courir à l'adolescent des dangers et des risques divers.

On notera d'abord l'éventualité du surmenage. En effet, touché par la volonté de performance et de virilité, beaucoup d'adolescents abusent de leurs forces ; outre les dommages qui en résultent pour leur santé, cette fatigue inutile a des retombées sur le travail intellectuel dont elle ralentit le rythme, surtout lorsqu'il s'agit d'émotifs ou de nerveux.

C'est aussi sur le plan psychologique que des dangers surviennent. Ces adolescents, qui ne pensent qu'au sport, en font une véritable passion ; dans les journaux, ils ne lisent que les rubriques sportives. Ils ne parlent que de résultats sportifs. Ils cherchent à s'identifier aux champions à la mode, de la vie desquels ils connaissent même les épisodes les plus significatifs. Ils se détournent de tous les problèmes importants et sérieux ; ils vivent en rêve et les stades sont leur univers. En conséquence, leurs résultats scolaires sont nuls car leur attention n'arrive pas à demeurer sur ce qu'on traite en classe.

Enfin, sur le plan moral, il faut noter que « l'esprit sportif » cache parfois une attitude égoïste et il développe la vanité et même la haine de l'adversaire. Il peut aboutir au mépris du faible, créant ainsi une société où la force du muscle est plus précieuse que celle de l'esprit.

Guy AVANZINI, *Le Temps de l'adolescence*.

## LECTURE METHODIQUE

### VIVRE ENSEMBLE

Malgré les mésententes, les désaccords, les conflits de toutes sortes qui opposent les gens entre eux, il leur faudra s'asseoir un jour pour se regarder en face et s'entendre. Il leur faudra surtout savoir se pardonner, savoir se réconcilier ...

D'abord parce que l'avenir de l'homme, c'est l'homme. En effet, le destin de l'homme réside dans la vie en communauté. Cette réalité crée entre lui et son semblable des relations d'interdépendance. Sa capacité à vivre hors du monde devient difficile car il aura toujours besoin de l'autre pour exister.

Les moines qui sont considérés comme les personnes les plus solitaires de notre planète, ne conçoivent, eux-mêmes, la vie qu'en communauté. Ils sont conscients du fait que, dans la nature, la solitude n'est qu'une illusion éphémère. C'est aussi par ce qu'une communauté humaine qui s'enfonce dans les guerres interminables, se tue à petit feu. En réalité, elle ne s'épanouit guère. A preuve, elle n'a plus le temps de penser à l'éducation de ses enfants, elle oublie sa destinée divine car la soif de haine et de vengeance deviennent ses seuls rêves.

Enfin, les batailles armées ne profitent qu'aux vendeurs d'armes. Ceux-ci s'enrichissent et ont donc l'occasion de financer l'industrie militaire.

Dans le même temps, l'économie s'effondre de toutes parts entraînant avec elle l'espoir des populations entières. L'espérance de l'humanité réside dans une coexistence fraternelle et non dans le bruit des armes. 229 mots

NELSON MANDELA, extrait de son discours prononcé devant la jeunesse sud-africaine le 17 Mars 1993 à Soweto.

## L'EGALITE ENTRE LES HOMMES

L'égalité est un leurre. Dès la naissance, les différences commencent. Tel enfant naît dans une famille aisée où la protection de la santé, le confort et l'accès aux moyens de culture sont favorisés par le niveau de la vie ; à l'inverse, tel autre s'insère, dans une famille miséreuse où rien n'est assuré, où tout est précaire.

Au fil du temps cette inégalité de départ en suscite une d'ordre scolaire. L'enfant de famille aisée est ainsi favorisé dans ces études par les rapports culturels de son milieu et par le soutien efficace que lui donnent ses parents. Inversement, l'enfant déshérité part de bases culturelles beaucoup plus réduites et il ne peut profiter longtemps de l'appui de ses parents, lesquels sont vite dépassés par le niveau de ses études.

Cette inégalité scolaire aura des incidences sur la vie sociale des deux individus ; le premier aura de bonnes chances d'obtenir un emploi supérieur en raison de ses diplômes ; l'autre aura plus de mal à se professionnaliser. Et même devant la mort, si paradoxal que cela paraisse, l'inégalité demeure. Les statistiques montrent par exemple que l'âge moyen de la mort dans les pays sous développés est très inférieur à ce qu'il est dans les pays riches.

Ainsi, l'égalité n'est qu'une vue de l'esprit.

## DESILLUSION

Chaque année des milliers de jeunes entrent dans la vie active. Ils sont pleins d'espoir. Ils font des projets. Mais ils sont de plus en plus nombreux à ne pas pouvoir obtenir l'emploi qu'ils envisageaient. Voilà pourquoi beaucoup poursuivent des études.

Tout d'abord, de nombreux emplois requièrent aujourd'hui un niveau de qualification plus élevée qu'auparavant. L'employé de banque qui ne faisait qu'enregistrer les dépôts et les retraits, a été remplacé par un distributeur automatique, a fait remarquer un représentant du ministère du travail. William Ford, Président de la commission sénatoriale américaine Education et Travail, a fait ce commentaire : « il n'y a plus de travail simple ».

Ensuite, certains pensent que l'école ne dispense pas une inscription adéquate. Comme l'école ne leur donne pas toujours les qualifications voulues beaucoup de diplômés de l'enseignement secondaire sont incapables de s'assumer financièrement. Le reproche qui revient constamment dans la bouche des employeurs à propos des jeunes, c'est qu'ils ne savent pas lire ni écrire correctement. Ils ne sont même pas capables de rédiger une demande d'emploi.

Enfin dans de nombreux pays, il est parfois nécessaire de prolonger ses études à cause d'un afflux trop important des diplômés de l'enseignement supérieur sur le marché du travail. «Les diplômés de l'enseignement sont trop nombreux par rapport à la demande, compte tenu de cet excédent, les employeurs hésitent à prendre le risque d'embaucher les diplômés de l'enseignement secondaire » signale le « New York Times », un journal américain.

Pour acquérir donc les qualifications qui leur permettront de subvenir à leur besoin, beaucoup retournent à l'école.

Extrait de la revue *Réveillez-vous* du 22 Août 1994.

## LES CONCOURS DE BEAUTE

J'ai toujours admis que les concours de beauté tels Miss Côte d'Ivoire et Awoulaba sont des initiatives heureuses.

Tout d'abord, il convient de remarquer que les élections Miss Côte d'Ivoire et Awoulaba nous replongent dans notre univers culturel. En effet, les concours de beauté ont toujours fait partie intégrante de nos traditions ; qui ne se souvient du choix du « Bagnon » en pays Bété ou de l'élection du « Ebê » en région Abouré ? Donc organiser de tels concours et cette fois au niveau des femmes, loin de dévaloriser ces dernières comme on le croit trop souvent, c'est bien au contraire réparer l'injustice dont elles étaient victimes.

De plus, ces concours leur permettent de mettre en lumière leur beauté.

Ensuite, il est important de noter que beaucoup de femmes s'éduquent à travers les fêtes que constituent l'élection Miss Côte d'Ivoire et Awoulaba. A partir de ces concours, elles savent désormais qu'il faut apprendre à marcher et à se tenir ; aucune école ne forme à cela.

Enfin, ces concours aident à l'amélioration de tout ce qui est tenues et créations de modes. Les opérateurs économiques (coiffeurs, couturiers et industriels du textile) savent bien l'apport non négligeable de ces fêtes qui permettent de promouvoir les produits ivoiriens.

En conséquence, il est faux de soutenir que les initiateurs de concours Miss Côte d'Ivoire et Awoulaba nuisent à l'image de la femme africaine. Ils refusent seulement que les autres donnent des images fausses des africaines et de leurs mœurs, de leur mode de vie et de leur habillement.

## LES PROBLEMES DE L'EDUCATION EN AFRIQUE

L'école ne prépare pas à la vie mais aux examens qui sont généralement conçus sans rapport avec l'emploi et les problèmes de la vie. De nombreux jeunes gens, produits inachevés des écoles primaires et secondaires, ou même diplômés de ces écoles, n'ayant reçu aucune formation les préparant à quelque activité productrice que ce soit, fuient notamment les campagnes et s'agglomèrent dans les villes où les possibilités d'emploi font généralement défaut. Ils grossissent les rangs des chômeurs et deviennent la proie facile de l'oisiveté et de la délinquance, pendant que les campagnes perdent la force de travail qu'ils représentent, pourtant si nécessaire au développement rural qui demeure le secteur prépondérant de l'économie.

Par ailleurs, les cadres formés dans les écoles de haut niveau et même dans certaines Universités ont tendance à penser et à réagir non pas en fonction des réalités du monde africain et des sociétés dont ils sont issus, mais, relativement à des schémas élaborés dans des milieux totalement différents de ceux au sein desquels ils doivent vivre et agir.

Ainsi, dispensant un enseignement peu adapté aux réalités locales et aux problèmes nationaux, l'école africaine se présente de plus en plus, à maints égards, comme un instrument de déséquilibre social.

Les problèmes fondamentaux déjà formulés clairement par la conférence d'Addis-Abeba restent posés avec acuité.

Mais, à des degrés divers, le problème de l'adaptation de l'école à la vie subsiste dans la plupart des pays du monde.

AMADOU MAHTAR M'BOW, *Le nouveau dossier Afrique.*

### **POUR DES VILLES VIVABLES**

Pendant trop longtemps, les considérations électorales et pécuniaires ont conduit les municipalités à laisser faire n'importe quoi. Cela a contribué à faire de nos villes, des villes sales, puantes, étouffantes, des villes bâties sans plan.

Lorsque les trottoirs ont été dégagés au Plateau, il s'est trouvé de bonnes âmes pour plaindre le sort de ces malheureux qui gagnaient leur vie en vendant sur les trottoirs. Je ne crois pas que le problème du nettoyage des trottoirs soit de priver qui que ce soit de son gagne-pain. Mon avis est qu'il y a des endroits pour faire le commerce et ce ne sont pas les trottoirs.

Lorsque nous dénonçons la « bidonvilisation » d'Abidjan, il ne s'agit pas, pour nous, de priver qui que ce soit d'un toit. Mais de rappeler que dans un pays organisé, chacun ne s'installe pas où cela lui plaît. Abidjan a un plan d'urbanisation et tout ce que nous demandons, c'est que ce plan soit tout simplement respecté. Laisser faire, fermer les yeux, c'est préparer l'anarchie. On voit que des rues sont supprimées par des habitants, des immeubles sont élevés au milieu des maisons basses avec des autorisations en bonne et due forme. Pourtant, ces gens qui ont le pouvoir d'autoriser et d'interdire sont toujours en « mission » à New York, Londres, Paris. Sont-ils totalement imperméables à ce qu'ils voient là-bas en matière d'urbanisation ?

Aujourd'hui, il est plus qu'impérieux pour nos maires de prendre leurs responsabilités et de nous bâtir des villes vivables.

Venance KAKOU, *Ivoire soir* du 16 Avril 1996.

## LA RADIO EN AFRIQUE

Nous croyons à la radio, parce que tout ce qu'elle nous apprend nous est dit à nous, et non écrit à notre intention, et que cela correspond parfaitement à nos civilisations africaines, qui ne sont pas des civilisations de l'écriture mais du langage parlé. Nous aimons cette forme de diffusion des nouvelles et de la pensée, parce qu'elle s'adresse à tout un chacun, et que nous n'avons pas besoin nécessairement, d'avoir appris à lire et à écrire pour comprendre le message qui nous parvient.

Nous aimons la radio parce qu'elle sait nous faire mesurer toute l'ampleur d'une invasion de criquets pèlerins et le danger qu'une telle invasion constitue pour nos récoltes.

Nous aimons aussi la radio parce qu'elle nous fait découvrir nous-mêmes, notre culture, notre civilisation, nos arts. En nous donnant l'occasion de comparer nos chants folkloriques avec ceux d'autres pays plus connus, la radio nous permet de constater que nous n'avons rien à envier à personne pour ce qui est du patrimoine culturel, que notre musique a son charme, son originalité, toutes sortes de qualités que nous nous attacherons désormais à conserver précieusement.

Nous aimons aussi la radio parce qu'elle nous permet de parler aux habitants des pays voisins du nôtre, de leur faire connaître ce qu'ils ignorent de notre pays, de nos coutumes, de nous-mêmes, et de les aider aussi à nous comprendre, pour le bien de l'humanité tout entière.

Enfin, nous aimons la radio parce que pour nous, elle remplace le message tambouriné et le crieur public. Du premier, elle amplifie la possibilité de transmettre au loin ; du second, elle garde l'avantage de parler à tout le monde à la fois. Mais elle ajoute quelque chose de facile, qui ne nous donne pas la nostalgie du message tambouriné dont les codes, toujours variables d'une région à l'autre, nécessitaient autrefois de longues années d'apprentissage pour être compris.

Francis BEBEY, *La radio diffusion en Afrique noire*, éditions Saint-Paul.

### LE TRAVAIL DES ENFANTS

La question du travail des enfants a été largement médiatisée et, depuis quelques années, des campagnes cherchent à mobiliser l'opinion publique. Pour mettre un terme à cette exploitation, la convention des droits de l'enfant, votée par les Nations Unies, constitue une déclaration de principe sans doute nécessaire mais bien rarement mise en application.

En effet, l'indignation que suscite le travail des enfants masque parfois des réalités sociales et économiques complexes. Par exemple, il faut savoir que l'appauvrissement de certains pays amène inévitablement les familles, à la limite de la survie, à mettre leurs enfants au travail. Beaucoup de spécialistes pensent donc que, compte tenu de cette réalité il est illusoire de vouloir contraindre les Etats à éradiquer le travail des enfants, quand on sait que la logique impitoyable du capitalisme mondial conduit inévitablement à l'exploitation des plus faibles et donc des mineurs et des femmes.

Le poids de la dette, en effet amène les Etats à développer les exportations et pour être compétitif sur le marché mondial à produire à moindre coût. Or les industries du sud n'ont qu'un seul moyen de faire baisser leur prix, c'est de réduire le coût de la main-d'œuvre. C'est ce qui explique qu'elles vont choisir d'embaucher des femmes et des enfants, moins payés que les hommes à travail équivalent. Les entreprises du Nord sont directement impliquées puisqu'elles organisent la concurrence entre elles les délocalisant pour avoir accès à une main-d'œuvre bon marché. On sait par exemple que l'Inde, premier producteur mondial de tapis noués n'occupe cette place que par le travail de 250.000 enfants et que toute application stricte d'une législation prohibant le travail des enfants aboutirait à une perte catastrophique. Par ailleurs, le déclin de ces industries entraînerait un accroissement du chômage, et donc un développement de secteur informel qui font particulièrement appel à la main-d'œuvre infantile. Julien Dubelque, *Diagonales* N° 42, mai 1997

## LECTURE METHODIQUE N°2

### LA PROSTITUTION EN MILIEU SCOLAIRE

La prostitution en milieu scolaire est celle dont l'ampleur est la moins connue. Or il est clair que l'école n'échappe pas, loin sans faut, à ce phénomène.

Appelé la prostitution des « bleu-blanc » à cause de la tenue des jeunes filles élèves, le plus vieux métier du monde est désormais omniprésent dans nos écoles, du primaire au supérieur sans oublier bien sûr le secondaire.

En effet, certaines jeunes filles n'hésitent pas à se livrer à des soupirants d'une certaine moralité. Cette pratique est pernicieuse et l'on est souvent ébahi devant l'âge des jeunes victimes. De toute évidence, c'est un véritable fléau dans le milieu scolaire.

Cette pratique, certainement plus jeune que l'école, tient à de nombreuses raisons.

D'abord l'amour de la facilité. En effet pour les jeunes élèves, accepter d'avoir des relations sexuelles avec un professeur ou un autre acteur du système scolaire est un moyen sûr d'avoir de bonnes notes en classe et d'être reçu à son examen. C'est pourquoi de nombreuses jeunes filles acceptent spontanément les avances de leurs professeurs ou de tout autre membre de l'administration scolaire, droit de cuissage oblige, si elles ne font pas le premier pas vers ces personnes. Une chose est certaine, l'amour est loin de motiver ces actes. De toutes les façons, ces jeunes filles sont des proies faciles pour ces prédateurs, vu l'immaturation de leur esprit.

Hormis ces raisons, avoir des relations sexuelles avec un adulte est une garantie financière pour de nombreuses élèves. Elles ont donc dans leur agenda plusieurs adresses et sélectionnent leurs amants selon l'occasion. La plupart d'ailleurs possède des téléphones le plus souvent offerts par un de leurs amants pour rester joignables à tout moment. Il n'est d'ailleurs pas rare que ces objets soient brandis par elles comme des trophées. On est aussi heureuses et fières de déclarer aux copines que l'on entretient des relations avec telle ou telle autorité de la ville.

Il est essentiel que chacun comprenne que ces actes ne sont autres que de la prostitution de haut vol seule différence qu'ici, on n'ouvre pas boutique. Pire ce phénomène n'a plus pour seules concernées, les filles. De plus en plus de garçons sont accostés par des homosexuels et nombre d'entre eux n'hésite pas à franchir le pas.

Kourouma Damany, article paru dans le quotidien « 24 heures ».

## LA PUBLICITE

La publicité est dangereuse. Elle est pleine de supercheries habilement camouflées et sa force de persuasion est si grande que ses effets sont mal perçus du public, même quand il en est victime. Il convient de la décrire comme elle le mérite.

D'abord elle incite aveuglement à l'achat. A cause d'un slogan astucieux, d'une affiche habile, le consommateur est amené à faire l'achat qu'il n'avait pas prévu. Souvent cet achat dépasse ses moyens et l'oblige à s'endetter.

En outre, la publicité exagère quand elle loue les qualités d'un article. A force de superlatifs, de mise en scènes ingénieuses, de témoignages artificiels, elle finit par convaincre le consommateur qu'un article est de grande qualité. L'achat de cet article entraîne souvent la déception. Le consommateur est trompé. La publicité l'a insidieusement conditionné pour mieux le duper.

Cette publicité est de plus encombrante. Les émissions radiophoniques sont continuellement interrompues par la diffusion de pages publicitaires. Les hebdomadaires de la presse écrite comptent autant de pages publicitaires que d'articles et de reportages. A la longue, cette présence encombrante de la publicité agace ; et on ne peut s'y soustraire puisqu'elle est partout.

Enfin, la publicité est souvent impudique quand elle n'est pas immorale. Les murs des villes sont couverts d'affiches d'un goût douteux et de nombreuses publicités valorisent excessivement le profit, le confort et la facilité.

Je pense donc qu'il y a lieu de dénoncer vigoureusement les supercheries de la publicité. La meilleure façon d'y parvenir est encore d'éclairer le consommateur sur les qualités et défauts réels d'un article.

Gilbert NIQUET "*Structurer sa pensée* "

## PLANETE FOOTBALL

Le football est le sport international numéro un. Il favorise une réflexion sur le rôle de l'individu et le travail d'équipe, et permet des débats passionnés sur la simulation, la tricherie, l'arbitraire et l'injustice.

Comme dans la vie, les perdants au football sont plus nombreux que les gagnants. C'est pourquoi ce sport a toujours été celui des humbles, qui voient, consciemment ou inconsciemment, une représentation de leur propre destinée. Ils savent aussi qu'aimer leur club c'est accepter la souffrance. L'important, en cas de défaite, étant de demeurer unis, de rester ensemble. Grâce à cette passion partagée, on est sûr de n'être plus jamais isolé.

Le football est un sport politique par excellence. Il se situe au carrefour des questions capitales comme l'appartenance, l'identité, la condition sociale et même, par son aspect sacrificiel et sa mystique, la religion. C'est pourquoi les stades se prêtent si bien aux cérémonies nationales, aux localismes et aux débordements identitaires ou tribaux qui débouchent parfois sur des violences entre supporter fanatiques.

Pour toutes ces raisons, et sans doute bien d'autres plus positives et plus festives, ce sport fascine les masses. Celles-ci, à leur tour, intéressent non seulement les démagogues mais surtout les publicitaires. Car, davantage qu'une pratique sportive, le football est aujourd'hui un spectacle télévisé pour très grand public avec ses vedettes payées à prix d'or.

L'achat et la vente de footballeur reflètent bien l'état du marché à l'heure de la mondialisation libérale : les richesses se situent au Sud mais se consomment au Nord, qui seul possède les moyens de les acheter. Et ce marché (de dupes, souvent) donne lieu à de modernes formes de traite d'êtres humains.

Ainsi va donc ce sport fascinant. Tirailé entre ses splendeurs sans pareilles et ses fanges, dont l'effet est semblable parfois à celui de la boue placée dans un ventilateur. Chacun en est éclaboussé.

Ignacio RAMONET, *Le Monde diplomatique*, N° 627 Juin 2006.

## L'ÉCOLE IVOIRIENNE

L'école ivoirienne est en pleine déroute. Elle a mal, mal à ses élèves et à ses étudiants, mal à ses enseignants, mal à ses structures. Des maux sournois qui, si on n'y prend garde, la feront exploser un jour, si ce n'est déjà fait.

L'école ivoirienne est d'abord malade à cause de ses structures dépassées par l'évolution de la société. Prenons le cas des programmes scolaires et universitaires. Voilà bientôt cinq ans que nous enseignons. Nous proposons aux élèves des œuvres que nous-mêmes avons étudiées au lycée, et bien d'autres avant nous. Comme si depuis dix ans. Voire vingt ans, aucun roman africain, aucun poème n'a été produit. Les œuvres au programme des lycées et collèges sont vieilles de vingt ans au moins comme si on craignait la nouveauté, le changement.

Pourtant la pensée, la création africaine évolue au même rythme que les sociétés africaines. Il faut permettre aux jeunes de vivre avec leur temps et de comprendre qu'une tradition existe certes, mais un monde moderne se construit. D'autant plus que l'audiovisuel est à deux, trois longueurs d'avance, et propose un univers futuriste.

L'école ivoirienne souffre ensuite par la faute des élèves qui sont d'ailleurs à l'image de la société ivoirienne. De plus en plus, la médiocrité prend le pas sur le mérite l'effort personnel. Les élèves se refusent aujourd'hui à travailler, privilégiant la combine, la richesse, encouragés d'ailleurs par des parents qui n'hésitent pas à intervenir au près des enseignants, des éducateurs pour favoriser les rejetons.

Enfin l'école ivoirienne agonise parce que ses enseignants ne se retrouvent plus. Et là, notre propos se cantonnera à la pédagogie. Aujourd'hui, les professeurs des lycées et collèges, ceux des facultés sont débordés par le flot d'élève dans les classes et amphithéâtres. Très peu parmi eux parviennent à reconnaître leurs élèves dans la rue. Il leur est demandé d'appliquer la pédagogie des grands ensembles.

Hélène KONE, extrait de *Fraternité Matin* n° 8997 du 22 février 1998, p.12

## INVASION TABAGIQUE

Actuellement en Afrique, on pourrait parler d'invasion tabagique.

D'abord la publicité du tabac est partout (radios, journaux, panneaux, jusqu'au bol dans lequel on mange, ou au boubou que l'on porte). En effet, certaines firmes occidentales destinent spécialement une partie importante de leur production de cigarette au tiers monde, si ce ne sont pas les usines elles-mêmes qu'elles exportent. Les manufactures de tabac se multiplient en Afrique et la majorité des filiales des grandes sociétés multinationales.

Ensuite, on a vu parallèlement se développer la culture du tabac que les paysans cultivent ou sont obligés de cultiver sur les meilleures terres au détriment des cultures vivrières.

Enfin, il faut noter que beaucoup de pays d'Afrique produisent et manufacturent le tabac. Ce sont des sociétés destinées à partager le marché national. Le nombre de fumeurs ne cesse de croître dans les villes aussi bien que dans les campagnes.

Pour toutes ces raisons nos gouvernants doivent prendre les décisions qui s'imposent afin de réglementer la publicité pour le tabac, l'importation des cigarettes, la culture du tabac et l'ouverture des manufactures.

Rakiatou TALL, *Famille et développement*, n°15 Juillet 1978

## L'ALLAITEMENT MATERNEL

Plusieurs raisons ont milité pour la renaissance du lait maternel.

D'abord l'allaitement maternel donne au nouveau-né des défenses immunitaires contre les maladies opportunistes. En effet, pendant l'allaitement de son bébé, la mère lui transmet automatiquement sa propre défense naturelle. Ainsi, le bébé résiste aux infections telles que la constipation, les vomissements et les diarrhées.

Ensuite, le lait maternel est très hygiénique. Dans les pays tropicaux où la chaleur favorise la prolifération de microbes, le lait donné au sein est un rempart contre la mauvaise manipulation du lait artificiel par des mains insalubres. Outre cet aspect, le lait maternel ne nécessite pas de dosage, rendant cette alimentation plus sûre et moins dangereuse pour les femmes des zones rurales et leurs enfants.

De plus, pendant que la mère nourrit son bébé au sein, elle le met dans un confort certain qui le rassure et l'apaise. Ainsi vous aurez un enfant plus heureux, plus serein.

Enfin le lait maternel a un avantage économique indéniable. Le lait maternel est gratuit. C'est un don de Dieu. Ainsi la mère d'un bidonville nourrit son enfant au même titre que celle d'un quartier huppé. Toutes sont égales devant cette manne divine.

Pour toutes ces raisons, l'allaitement maternel doit être considéré comme une nécessité de santé publique, une nécessité économique et sociale.

EXTRAIT DE LA REVUE **REVEILLEZ-VOUS** NUMERO 975 DU 22 AOUT 1994